

L'Abelle de la Nouvelle-Orleans NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Quartier: 323 rue des Chartres, 3094 Costi et Beauville.

Approved at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Time (7h du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (22, 24, 26, 26).

Vers la Paix.

Ceux qui prédisaient la cessation d'hostilités, il y a quelques mois, entre le gouvernement du Nicaragua et ses ennemis, les insurgés, à la suite de l'écrasement de l'armée du général Chamorro, se sont grossièrement trompés.

Le sang ne coule plus, on très peu, sur le théâtre de la révolution, mais le pays est toujours bouleversé, la guerre y règne ce qui nuit à ses intérêts et qui lui crée une situation peu enviable.

D'après les dernières nouvelles, le conseil des Etats-Unis à Bluefields vient de faire savoir au Département d'Etat à Washington que le Tribunal de Justice de l'Amérique Centrale, siégeant à Carthago, dans le Costa Rica, a unanimement décidé de prendre une initiative qui lui fait honneur.

Le Tribunal de Justice fait un éloquent appel aux deux commandants; il leur parle de l'amour du pays et de la paix qui certainement est en eux et leur demande d'écouter la voix de l'humanité qui leur orie de mettre fin à un carnage indigne des temps modernes et d'une civilisation éclairée.

Dés que M. Knox a été mis au courant de ce qui se passait au Nicaragua, il a télégraphié au président du Tribunal à Carthago, pour le féliciter de son initiative et du très noble sentiment qui lui avait inspiré.

M. Knox souhaite que ce beau geste soit récompensé par le succès qu'il mérite, parce qu'il rendra au Nicaragua cette paix si indispensable à la prospérité de tout pays et que les Etats-Unis désirent voir régner dans l'Amérique centrale.

D'autre part, on apprend que le général Iria que Madrid a nommé au commandement des

troupes sur les côtes de l'Atlantique, vient de quitter Managua se rendant à Greytown dans le but, semble-t-on croire, de se mesurer avec Estrada.

Un livre de M. Paul Deschanel

L'organisation de la Démocratie.

M. Paul Deschanel vient de publier sous ce titre: "L'Organisation de la démocratie," un livre de courage, de sagesse et de bon sens, de bon sens et de bon sens.

Quelques pages de ce livre révéleront peut-être une légende contre laquelle M. Deschanel a déjà protesté. On répète qu'il a évolué. On aura tort. Je sais au contraire peu d'hommes qui pendant tout le cours de leur vie publique, soient restés aussi fidèles à leurs idées de jeunesse.

M. Deschanel s'écriait, il y a trois ans, à la tribune de la Chambre: "Etrange pays, où la fille "vous-pousse en haut, où la répudiation de la folie vous y maintient, où l'on provoque, "d'abord, par les excès, l'enthousiasme des violents, où l'on gagne ensuite, par son repentir, l'applaudissement des sages."

Ce n'est pas cette évolution qu'on attribue à M. Deschanel. Il ne se trouve dans ses œuvres complètes même aux tomes les plus anciens, aucun discours révolutionnaire. Mais en présence de l'orateur qui parle aujourd'hui magnifiquement du contrat collectif, du crédit ouvrier, de la société anonyme de travail, on croit se rappeler un jeune député, élégant et fin, qui avait la réputation d'un républicain conservateur.

D'après la coupe de ses redingotes, des spectateurs inattentifs l'avaient classé dans le centre gauche; ils ne s'étaient pas donné la peine d'étudier son caractère et d'interroger ses opinions. M. Deschanel n'a même pas eu besoin de s'adapter aux événements; il les avait prévus, et ce sont les événements qui se sont adaptés à ses prévisions.

Au mois de novembre 1892, s'adressant à M. Clémenceau et à ses amis politiques, il leur disait: "Voici le socialisme révolutionnaire qui vient d'apparaître dans le Parlement français. Qu'il lez-vous faire? L'heure est décisive. Allez-vous nous aider à combattre les idées révolutionnaires, non par des poursuites, non par des mesures de police, mais par la raison?" Et il entamait lui-même le combat. De 1894 à 1897, il discutait, contre M. Jaurès et M. Jules Guesde, les principes essentiels du collectivisme, et il invitait les républicains à y opposer une doctrine contraire, fondée sur l'histoire et la sociologie.

On écoutait, on rendait hommage au talent de l'orateur, on applaudissait, mais on murmurait: "A quoi bon ces dissertations théoriques? Le collectivisme est loisin. C'est une utopie. Il est dangereux de le prendre trop au sérieux." Douze ou quinze ans ont passé et nous voyons aujourd'hui des radicaux socialistes et des socialistes indépendants reprendre contre le collectivisme, et sans croire encore la dispute platonique, les

vieux arguments de M. Deschanel. Mais à l'époque même où il a commencé cette brillante campagne, M. Deschanel ne s'est pas avisé de répondre aux aspirations socialistes par des négations brutales. Il a toujours pensé que la seule politique capable de réduire l'anarchie était une politique d'action. Tout ce qui sera donné aux réformes, disait-il déjà, sera ôté à la révolution.

Dès 1898, il réclame l'organisation du crédit ouvrier; dès 1900, il appelle de tous ses vœux la participation des travailleurs au capital et la substitution progressive de l'association au salariat. Il soutient que par dessus les économistes de l'école de Manchester, par-dessus les libéraux et les économistes de la Restauration et de la monarchie de Juillet, par-dessus les théoriciens du socialisme allemand et leurs disciples, qu'il appelle les fils révoltés de l'école utilitaire anglaise, la troisième République doit renouer la grande tradition française du dix-huitième siècle, demander à l'Etat la protection des malheureux et des faibles, suivre en un mot une politique d'intervention qui ait pour objet, non d'annuler ou de restreindre les droits individuels, mais de les soutenir et de les développer. Et il ajoute que pour faire triompher cette politique nécessaire, il faut à la fois beaucoup d'ouverture d'esprit et beaucoup de générosité de cœur.

Le programme social que M. Deschanel défend aujourd'hui s'inspire des mêmes idées directrices, et nous y retrouvons, exposés avec un talent peut-être plus libre et plus souple qu'autrefois, plus vigoureux aussi et plus mâle, les mêmes articles principaux: accession des ouvriers à la propriété, capacité commerciale des syndicats professionnels, organisation des forces économiques.

Ce n'est pas non plus d'hier que date l'adhésion de M. Deschanel à la réforme électorale, puisque dès 1896, à Marseille, il proclamait que la participation de tous les citoyens aux affaires publiques était la raison d'être de la démocratie, et que seule la représentation proportionnelle pouvait assurer, en fait, l'égalité des droits civiques.

Que d'autres hommes politiques décrivent des courbes ou des zig-zags, la démarche de celui-ci n'en est donc pas influencée. Il suit tout droit le chemin que lui a indiqué sa conscience. Ceux qui disent qu'il change sont, sans doute, ceux qui ont eux-mêmes changé.

Comment se fait-il qu'une volonté aussi rectiligne, une intelligence aussi élevée, une parole aussi française n'aient pas encore été utilisées au gouvernement par le parti républicain? C'est une singularité que n'explique pas suffisamment la surabondance des hommes de valeur.

RAYMOND POINCARÉ.

Aérostation militaire en Allemagne.

L'administration militaire ayant refusé le "Zeppelin III", pour cause d'insuffisance de vitesse, le collaborateur du comte Zeppe, M. Hugo Eckener, se plaint de cette mesure, et critique la vitesse du "Gross III", qu'il juge trop coûteuse.

On sait très bien, dit-il, qu'on ne doit pas dépasser aujourd'hui quinze mètres à la seconde; pourquoi donc refuser, pour insuffisance de vitesse, un croiseur aérien tel que le "Zeppelin" qui fournirait cette vitesse et à été établi en vue de longs parcours.

Toutefois l'administration militaire est décidée à ne pas accepter le "Zeppelin III". Sans intervenir dans ces discussions, on doit constater que le "Gross III" manœuvre merveilleusement et qu'il présente sur les "Gross" précédents des progrès surprenants.

Le ballon militaire allemand du 70e régiment d'infanterie était parti dernièrement de Sarrebruck, ayant à bord le lieutenant Klein et deux autres passagers. Il évoluait depuis quelques instants quand il fut pris dans une tourmente de vent qui le jeta violemment à terre. Le lieutenant Klein et un passager furent précipités en dehors de la nacelle. Le ballon ainsi délesté bondit dans les airs, mais le troisième passager put atterrir sans accident un peu plus loin.

Un autre ballon allemand "Princesse-Victoria Louise", parti de Bonn, est, avec trois passagers, un accident presque identique, deux passagers furent projetés à terre, mais le ballon reprit dans l'espace avec le troisième passager dont on est sans nouvelles.

L'instruction de la rentière affaire Duez se poursuit lentement. Toute une journée vient d'être consacrée aux avoués. Il a été entendu successivement Me Péronne et Me Delasalle. On devait entendre également M. Coutot, mais le généraliste est actuellement à Nice, où il suit le procès Antognini.

Me Péronne a été entendu le premier. Le juge lui a demandé quelques renseignements sur la vente du collège Stanislas. Il a déclaré que bien avant la nomination de Duez aux fonctions de liquidateur, les Marianistes avaient vendu le collège à la société civile immobilière d'enseignement au prix de 400,000 francs. Duez, en prenant possession des dossiers des congrégations, fut frappé de ce prix dérisoire appliqué à des immeubles dont la valeur reconnue pouvait être estimée à plusieurs millions.

Les liquidateurs fit alors un procès aux Marianistes et à la société civile de la vente de la propriété, mais au cours de l'instance une transaction intervint entre les parties et il fut convenu que la société civile immobilière garderait la propriété du collège Stanislas moyennant le versement de la somme de deux millions. Ce sont ces deux millions que Me Péronne déposa au compte de Duez à la Caisse des dépôts et consignations et que celui-ci retira dès le lendemain. Jusque-là, comme nous l'avons dit, on ne trouve pas trace dans la comptabilité de l'ex liquidateur de ces deux millions, et il ne donne qu'une vague explication sur l'emploi qu'il a fait de cette somme qui aurait servi à des remboursements au Trésor et au paiement de certains frais qui n'ont pas été désignés.

C'est également par l'intermédiaire de Me Péronne que les 150,000 francs de la transaction qui intervint entre Duez et les sociétés civiles, dans le but de éviter de payer deux fois les droits de mutation, les immeubles de Stanislas ayant passé successivement des Marianistes au Banco di Roma et de cette banque à la Société civile immobilière de l'enseignement, furent versés à la liquidation.

Me Delasalle, l'avoué du liquidateur, a donné l'emploi de cette dernière somme. Martin Gautier reçut 37,500 francs pour le prix de services rendus dans l'exécution de la transaction dont il

avait eu l'initiative, et lui-même il toucha 20,000 francs à valoir sur ses honoraires.

Mais il a fait remarquer à ce propos que jusque-là il n'avait pas encore touché d'honoraires, quoiqu'il eût été occupé dans de nombreux procès pour le compte de Duez.

Dans la convention qui fut passée entre le liquidateur et les Marianistes à propos de la vente du collège du Petit-Stanislas, rue de Monceau, l'avoué reconnaît avoir de nouveau reçu 8,400 francs, toujours à titre de provision sur ses honoraires. Cette dernière somme fut prise sur les 100,000 francs que versa à Duez la Société immobilière pour la convention; 15,000 francs furent employés à des paiements divers que le témoin n'a pu connaître, et enfin il serait resté à Duez environ 73,000 francs.

Au sujet de l'école Massillon, que les Oratoriens ont revendiquée et qui leur a été laissée, Me Delasalle croit que l'on aurait eu bien des difficultés si la liquidation avait conservé les immeubles. On a donc fait un acte de bonne administration en abandonnant à la société civile qui représente les Oratoriens le soin de liquider cette affaire. Les immeubles sont en effet grevés de dettes hypothécaires qui en auraient rendu la vente infructueuse, la valeur vénale de la propriété étant inférieure à x de ces dettes.

Le témoin n'a pu répondre à quelques demandes du juge sur les jugements d'accord, mais il a promis au magistrat un mémoire sur cette question.

L'affaire Duez

Les Qui et les Que

Henry de Chenevières avait voué une haine mortelle aux "qui" et aux "que." Dans les quarante-trois livraisons in-folio de son livre sur des "Dessins du Louvre" on n'en trouvait pas un seul. Un critique le remarqua. Chenevières le remercia par un billet où il continuait à se conformer à la règle qu'il s'était imposée.

Paris, 25 mars 92.

Monsieur,

Vous avez bien voulu découvrir dans les "Dessins du Louvre" une nouveauté de style. L'attention bienveillante de votre lecture me flatte infiniment.

Permettez moi de vous exposer les motifs de ma lutte littéraire. J'ai juré haine aux "qui" et "que," ces lourds conjonctifs de la syntaxe. Cette guerre à toute outrance contre de passibles pronoms trouble l'économie de la langue et le mécanisme ordinaire des phrases; mais elle éclaircit la pensée, elle allège la période, elle suspend les longueurs.

Depuis quatre siècles, l'horrible "qui" tyrannise les lettres françaises; il infeste les meilleurs écrivains; Rabelais le cultivait dans les bosquets de l'abbaye de Thélème; Pascal et La Bruyère montrèrent pour lui la plus coupable des indulgences; Bossuet le mettait sur les autels. Ne savaissais-je pas de dire un jour: "Celui qui" règne dans les cieux, "de qui" relèvent tous les empires, à "qui" seul appartient... etc."? Cette déclamation honteuse de "qui" faisait les délices de ses contemporains. Messieurs de Port Royal renchérent sur Bossuet et les beaux esprits de la cour et de la ville semèrent de "qui" leurs productions. A l'avènement de Voltaire, le "qui" régnait despotiquement. Voltaire le laissa vivre, mais il l'éconduisit de sa prose, de sa belle prose si pleine et si vive. Il ne l'expulsa point toutefois avec assez de rudesse et l'ambitieux pro-

maintenant lui servir.

Le petit Charlot fréquentait, le samedi soir, un cours de solfège, rue Bayard, tout près du Cours-la-Reine.

Hennequart trait à cette école. Et il trouverait bien un moyen de s'emparer de l'enfant, avant que le père Gardavant vienne le chercher à la sortie de la leçon.

Il prit ensuite l'omnibus pour regagner son quartier, tout heureux à la perspective d'un dîner en famille, entre sa femme et Charlot, gentil trait d'union de leur vieillesse.

XVI L'ATTAQUE

—Eh bien? demanda Hennequart à sa femme quand elle entra. —C'est raté.

—Tu dis? —Il n'ont rien voulu savoir. Nous sommes refaits.

—Sacré tonnerre! s'écria le "nervi" en frappant du poing sur la table. C'est dégoûtant!

Alphonse lui raconta sa visite chez le Levrier.

—Les femmes sont des "propre-à-rienner," déclara Hennequart lorsqu'elle fut finie. Moi j'irai là-bas, et je te garantis que je ne reviendrai pas bredouille. C'est aujourd'hui samedi, hein?

—Oui. —Salut. Je pars.

—Eh bien, va donc! riposta Alphonse avec aigreur. Je t'attends à l'œuvre, gros malin!

Hennequart ne releva pas l'ironie incohérente de sa femme. Il se contenta de hausser les épaules et sortit.

Il marchait vite, sa résolution était bien prise.

Les renseignements fournis l'autre jour par Flageolet allaient

à leurs bancs.

Parfois, une ombre mobile devant sa fenêtre: le maître faisait sa leçon. Parfois des gammes palmoïdiées par des voix enfantines sur la basse profonde du professeur.

—Du diable! il y a moyen de reconnaître Charlot au milieu de tout de mêmes presque pareils! grommela Hennequart. Il doit pourtant y être.

Faut-il l'attendre? Enfin le principal est d'avoir déjà mis la main sur le local.

Mais moins rassuré, le "nervi" se demanda aussitôt: —Comment la mettrai-je aussi sur le gosse?

A ce moment un quart vibra à une église voisine. Hennequart murmura: —Neuf heures et quart! Le levrier sera ici avant dix heures. Ce n'est pas que j'aie peur de lui, mais c'est toujours embêtant d'être obligé d'en déborder.

Le public se porte en foule chaque soir à la Cité Blanche et le succès de ce charmant rendez-vous estival paraît dorénavant assuré.

Ce succès doit être attribué en majeure partie à l'excellente troupe de la Boston Ideal Opera Company, une des meilleures organisations du genre qu'il ait été donné à notre public d'entendre depuis nombre d'années.

Rien n'a été négligé par la direction pour assurer une bonne exécution de "Martha", le chef-d'œuvre de Flotow, aussi le public ne ménage-t-il pas ses applaudissements aux interprètes.

"Martha" restera à l'affiche toute la semaine.

PENSEES.

Un mauvais sommeil est un chien hargneux qui nous harcèle pendant toute l'existence.

Le plus riant paysage peut être attristé par la seule vue d'une habitation humaine; on y soupçonne toujours quelque douleur cachée.

Qu'un envieux apprenne le succès d'un ami, il est tenté de crier: "Au voleur!"

Dans la naissance d'un être humain, sitôt la mère "délivrée," l'enfant devient "captif" de la vie.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00 l'an; \$6.00 6 mois; \$3.00 3 mois.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: \$15.00 l'an; \$7.50 6 mois; \$3.75 3 mois.

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$6.00 l'an; \$3.00 6 mois; \$1.50 3 mois.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: \$8.00 l'an; \$4.00 6 mois; \$2.00 3 mois.

Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

No 41 Commence le 25 Mars 1910.

LES DRAMES DE LA VIE

Sanglante Richesse

PAR GEORGES SPITZMULLER TROISIEME PARTIE

INTRIGUE ET AMOUR

LA FAUSSE MERE

— Vous connaissez cette femme? —Quelle femme? interrogea innocemment Alphonse.

—Pas de comédie, s'il vous plaît! Vous me comprenez. —Non. —Vous ne connaissez pas cette jeune dame à l'air souffrant qui vient de passer en voiture? —Pas le moins du monde. C'est à peine si je l'ai remarquée.

—Aïe, pourquoi vous êtes-vous cachée dans la voyant venir? —Moi, cachée? Oh! si on peut dire une chose pareille! —Eh bien, vous avez un fier toupet, d'oser nier ça! Vous êtes encore toute pâle de peur.

—Ha! ha!... ricana Alphonse. Elle est bonne, celle-là! Le pétil écarté, l'épouse Hennequart reprenait son assurance. —Est-ce que ce ne serait pas la mère de Charlot par hasard? —... insista le père Levrier.

—Je vous l'ai déjà dit: Charlot n'a qu'une mère: c'est moi. —Une mère qu'il ne veut pas reconnaître. —Eh! c'est ainsi tout de même. Laissez-moi partir.

Gardavant était devant elle, prêt à empêcher sa fuite. Mais il se ravisa après une seconde de réflexion.

Cette femme ferait du scandale. Belle crierait, amènerait la rue... Il la laissa s'éloigner.

—Il faut pourtant, se dit-il, que je sache où perche cette particulière, et qu'elle est réellement.

Il prit ensuite l'omnibus pour regagner son quartier, tout heureux à la perspective d'un dîner en famille, entre sa femme et Charlot, gentil trait d'union de leur vieillesse.

Elle tourna dans la rue d'Angou, prit par la rue Boissy d'Angas et traversa la place de la Concorde sans se douter que Gardavant s'attachait à ses pas, comme une ombre.

Il la suivait d'ailleurs à distance respectueuse; et tout en marchant, il grommelait: —Bigre de bigre!... Ce quel-que m'ongle!... Heureusement qu'on a conservé le pas de rois: quinze centimètres, cent vingt à la minute!

La femme Hennequart, en effet, se hâtait. Elle marchait rageusement, la tête basse, sans regarder devant elle.

Au bout d'une heure, elle arriva, toujours suivie de Gardavant, rue de la Botte-aux-Ouilles.

Elle entra dans la maison portant le numéro 24.

—Il s'agit de savoir, se dit le vétérinaire, si la pie gîte bien dans ce nid-là.

C'était facile. Un court entretien avec le concierge résolut affirmativement la question.

—Bien! fit le vieux sous-officier... Je possède le nom et l'adresse de la citoyenne. Voilà deux points de repère qui pourront servir plus tard.

Il importait, avant tout, de satisfaire au plus vite la jolie dame de l'avenue d'Antin, qui avait promis de se beaux billets de mille.

Valentin entra dans un estaminet, histoire de manger un morceau sur le pouce. Et il s'effrita ensuite le gloria destiné, pensait-il, à lui donner des forces pour tout à l'heure.

Neuf heures sonnaient quand il arriva au Cours-la-Reine.

Dans l'ombre, il se dirigea du côté de la rue Bayard.

Il ne chercha pas longtemps l'école de musique où fréquentait Charlot.

Dans une des premières maisons de la rue, il y avait un rez-de-chaussée très éclairé.

Hennequart s'approcha. C'était bien là une salle de cours.

Par les fenêtres ouvertes, il regarda à l'intérieur.

Sous le vif éclairage des lampes, de nombreux enfants assis

à leurs bancs.

Parfois, une ombre mobile devant sa fenêtre: le maître faisait sa leçon. Parfois des gammes palmoïdiées par des voix enfantines sur la basse profonde du professeur.

—Du diable! il y a moyen de reconnaître Charlot au milieu de tout de mêmes presque pareils! grommela Hennequart. Il doit pourtant y être.